

MARIO BOIS

À BAS DON JUAN!
une bouffonnerie sévillane

suivi de

LA CANTATE DE LEIPZIG
nouvelle



TABLE

À bas Don Juan!	5
La cantate de Leipzig	39



*À mes fils
Alexandre et Michaël*



À BAS DON JUAN!
une bouffonnerie sévillane

Quatre rôles

Un pianiste jouant des extraits de Mozart, Rossini, Bizet...

Deux ou trois danseuses de Sévillana à la fin

Quatre décors rudimentaires

Les phrases entre guillemets sont de Beaumarchais

À BAS DON JUAN!

Une chambre, un lit, une petite table. Obscurité.

La lumière monte peu à peu en commençant par n'éclairer que le lit.

On entend au piano un extrait du Barbier de Séville de Rossini.

Don Juan, seul, finit de s'habiller en officier, d'un très bel uniforme, tout en fredonnant sur la musique.

DON JUAN (*au public*) – Je m'appelle Jean... Vous me connaissez! Allons: monsieur Jean... Don Juan... Ah! Quel plaisir de me retrouver chez moi à Séville! Ma chère Séville!... Après trois ans d'exil à Naples, à ne rien faire, ne rien faire d'autre que rien, dans ce pays lointain, au-delà de la mer... Mais... Pensez-vous que je me suis ennuyé? Pas du tout! C'est que... les Napolitaines ont le nez bien fait, les Siciliennes la bouche vermeille et les Florentines les seins chauds comme

des tourterelles. Séville m'a chassé! M'étais-je mal conduit? Au contraire! Je crois plutôt qu'à voir les yeux brillants de Madame la Comtesse Alma-Viva et son air attristé lorsque je l'ai quittée, je ne m'y étais pas si mal pris! (*petit rire satisfait et ridicule*) C'est vrai, je l'ai laissée tomber un peu brutalement... Mais c'est que le Comte Alma-Viva avait découvert le pot aux roses... et j'ai appris trop tard qu'il était gouverneur de la Police! C'est lui qui me fit jeter dehors, hors des frontières espagnoles. Mais enfin, voilà, me revoilà! Trois ans ont passé, cela doit suffire pour qu'on m'ait oublié. D'autant que, grâce aux connaissances de mon vieux père, le grand duc de Mañara, je viens d'obtenir ce poste d'officier de la Garde (qui me laisse d'ailleurs du répit: je ne fais que la garde montante). (*il rit*) Et sous cet uniforme qui pourrait donc me reconnaître? Séville a la mémoire courte: hier ne compte plus et demain pas encore. La vie, c'est aujourd'hui, le plaisir, c'est tout de suite! Voilà Séville! Cela me convient tout à fait. Vive Séville! Et buvons à sa santé un peu de ce vin de *manzanilla* qui nous met le cœur en fête... et le corps en éveil!

Don Juan chante, en français, avec piano, la chanson à boire « Finch'an dal vino » du Don Giovanni de Mozart (Acte I).

DON JUAN (*continuant à chantonner en tentant de boutonner son col, puis s'énervant*) – Ah! Diable de bouton! Voilà encore une chose qui n'entre pas là où elle devrait entrer! Brrr! Eh bien, que ça te plaise ou pas, c'est moi qui décide, ça entrera! (*il s'approche du miroir et se radoucit*) C'est vrai, charmante boutonnière, c'est bien vrai que tu as une forme... tout à fait féminine. Et toi, fier bouton, avec ton relief tu m'as l'air tout à fait masculin (*petit rire*) Alors moi je dis: petite boutonnière, tu es faite pour recevoir mon bouton et (*plus durement*) si tu refuses, je

te forcerai!... Là, voilà, ça y est, parfait. (*il s'éloigne pour mieux s'admirer en entier*) Bien, alors maintenant, où est ce domestique qu'on devait m'envoyer ce matin? Domestique ou servante? Après tout, une belle Andalouse, ne serait-ce pas le meilleur sort? Une jeune beauté de Triana, avec un nez ici, une bouche là et deux belles jambes, chacune à sa place, pour ne parler que de cela... Ah! Voilà qu'on vient.

Entre un homme, la trentaine, vif, remuant.

LE VALET – Monsieur, je suis votre valet.

DON JUAN – Et moi, sache-le, je suis ton maître. (*emphatique*) Je suis Juan de Leca Tenorio, de la haute lignée des Tenorio de Tolède. Et de plus, chevalier de Calatrava. On m'appelle communément Don Juan. Je veux dire: mes pairs m'appellent ainsi. Mais pour ce qui te concerne, tu devras toujours dire: Señor Don Juan Tenorio, c'est bien compris?

LE VALET – Oui, Señor Don Juan.

DON JUAN – Tenorio! Mais? (*il le dévisage*) Ne t'ai-je pas déjà vu quelque part? D'où te vient donc cette manière désinvolte, cet air de t'y entendre en toutes choses? D'où sors-tu, dis-moi!

LE VALET – C'est que... j'ai beaucoup voyagé. Et dans chaque pays j'ai changé de nom: en Italie je m'appelais Leporello, en France Sganarelle...

DON JUAN – Tu avais donc commis quelque forfait pour te cacher ainsi?

LE VALET – Pas moi, Monsieur. Mais mon maître. Ah!

C'était un méchant homme, un aventurier sans scrupule. Tout le contraire de vous, Monseigneur! Il s'appelait Don José! Heureusement il est mort. (*petite frayeur de Don Juan*) Une bohémienne l'a tué. Il était redoutable, surtout avec les dames, d'un cynisme à refroidir toutes les ardeurs. Ah, je le vois bien, Monsieur, ce n'est pas vous qui pourrait agir ainsi, vous dont on m'a tant vanté la vertu!

DON JUAN (*se rengorgeant*) – On a bien fait.

LE VALET (*avec malice*) – On m'a même dit que vous vous préparez à entrer dans les ordres.

DON JUAN –... Il ne faut jurer de rien!

LE VALET – Oui, on ne badine pas avec ces choses. Mais enfin, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Il faut penser à ce à quoi rêvent les jeunes filles. Les laisser sans réponse serait impoli. Alors on compte sur vous.

DON JUAN – Je te quitte un instant, le temps d'ajuster ma perruque dans ce cabinet. (*il va sortir, se ravise*) Mais, j'ai oublié de te demander ton nom, comment t'appelles-tu?

LE VALET – Je ne m'appelle pas. On m'appelle: Figaro.

DON JUAN – Tiens! ça me dit quelque chose...

Il sort. Figaro seul sifflote en furetant alentour.

On joue au piano le petit galop de l'Ouverture du Barbier de Séville de Rossini.

FIGARO – À vrai dire cet homme m'intrigue: est-il aussi honnête homme qu'on me l'a dit? Je n'y crois pas... Voyons... Comment en savoir davantage? (*il aperçoit sur la table un journal*)

et un carnet. Il ouvre, face au public, le journal qui est titré en grand: Le Figaro) Tiens! Quelle surprise! Qu'est ce qu'il raconte, celui-là? Rien qui vaille! Bof, rien ne vaut la « presse parlée », le bouche à oreille et là je m'y entends. (Il laisse le journal et saisit le carnet.) Voyons ceci; non, ce n'est qu'un livre de comptes, pour la tenue de la maison sans doute... (se ravisant) Mais pas du tout: c'est un catalogue. La première page a pour titre: « Catalogue ». Avec, en bas, écrit en gros: « mille et trois ». Le compte semble précis, il est bien écrit: « au total mille et trois ». (il lit). « En Italie cela fait six cent trente, au Portugal deux cent vingt-huit, cent neuf en Allemagne, quatre-vingt en... Turquie! Et en Espagne, mille et trois ». Qu'est ce que cela veut dire? Mon maître aurait-il fait le compte des lieux qu'il a parcourues? Ou bien des romances qu'il a chantées? Ou bien des verres qu'il a bus? Mon Dieu, voilà que suit une liste de noms: Francesca, Carla, Greta, Marta, Margaret, Consuelo, Concepcion, (lisant difficilement) Aminah Ahjmed el Alaoui! Quel drôle d'homme... Et puis il détaille: « Servantes: cent quarante. Baronnes: trois cent vingt. Villageoises, marquises, couturières, duchesses... » Quelle mixture! Quel salmigondis! Femmes de tout genre, de tout rang, dames, demoiselles, bourgeoises, paysannes, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui. Ah quel homme! Quel homme! Mon Dieu, pitié! Je crois comprendre! Mon maître est un mauvais sujet! Sous ses apparences de Tartuffe, voilà bien le plus grand scélérat que la terre ait porté! Et de plus, il a l'esprit de collection!

*On joue, au piano seul, un extrait de l'air du catalogue « Mil e tre » de Don Giovanni de Mozart. Quelques dizaines de secondes.
Don Juan revient. Figaro tient le carnet derrière lui.*

LA CANTATE DE LEIPZIG
nouvelle

La première partie de cette histoire est authentique. Je l'ai vécue lors de mon voyage à Leipzig en 1966, dans cette Allemagne de l'Est alors lourdement soviétisée. J'étais en effet éditeur de musique à Paris et je me suis rendu à Leipzig pour y rencontrer la direction des très anciennes et prestigieuses éditions Breitkopf & Hartel. Le personnage de Gunther Rosenthal existait, je l'ai connu. Il mourut peu après. Plus tard, son fils est venu chez moi à Paris passer quelques jours. Le personnage de Lucien aussi existe, il habite l'Île Saint-Louis, c'est un de mes meilleurs amis.

Cette histoire est authentique jusqu'à l'exécution de la petite cantate de Bach à l'église Saint-Thomas de Leipzig. J'ai commencé à penser à l'écrire dès 1970. A cette époque, je découvrais les codex de Léonard de Vinci avec leurs textes en écriture inversée mêlés à des croquis à la plume ; je venais d'acheter le fac-similé de l'un d'eux, le « Manuscrit D » sur les ombres, les lumières et le son, conservé à l'Institut de France, que venait de publier (en 1964) les éditions Boissard à Grenoble. La découverte de cette édition me donna l'idée d'utiliser, dans la petite nouvelle musico-policrière que voici, ce codex comme renfermant un secret.

J'ai aussi été influencé par la lecture des premiers romans d'Arturo Perez Reverte qui, déjà, à l'époque, mêlaient souvent une intrigue policrière à un contexte artistique.

M. B.

LA CANTATE DE LEIPZIG

C'est en janvier 1966 que j'ai fait ce voyage à Leipzig. J'étais célibataire, je le suis encore. J'ai toujours vécu à Paris dans l'île Saint-Louis, au 18 quai d'Orléans, tout en haut d'un vieil immeuble, du bon côté de l'île, du côté du soleil.

Je suis éditeur de musique mais, cette fois, pas du bon côté. Je veux dire que je dirige le service juridique d'une importante maison d'édition parisienne. Je suis chargé du mauvais aspect de la profession : de la rédaction et de la signature des contrats avec les compositeurs, de la déclaration des œuvres, du contentieux, bref de toutes les batailles pour faire respecter le copyright. Je n'aime pas ce métier de percepteur qui est le mien.

Un éditeur de musique classique, c'est quelqu'un qui d'abord choisit les compositeurs qu'il va publier, vivants ou « historiques », et puis qui met alors en marche tout le processus

éditorial, c'est-à-dire l'établissement des partitions, leur impression et leur mise à la disposition des interprètes. Il doit faire connaître ses publications et de ce fait fréquenter les directeurs d'opéra, les chefs d'orchestre, les chorégraphes, les grands chanteurs, les solistes instrumentistes, les danseuses. Je reste malheureusement loin de tout ce beau monde. C'est pourquoi, lorsque ma direction m'annonça que j'avais à faire ce voyage en Allemagne de l'Est, je fus surpris et flatté, honoré d'avoir été choisi pour aller, seul, proposer un accord au plus célèbre, au plus ancien, au plus prestigieux des éditeurs de musique, Breitkopf & Hartel qui est établi à Leipzig depuis des siècles. Je ne parle pas l'allemand, je n'en comprends pas un mot, mais on m'avait assuré que l'entretien se ferait en anglais.

Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, Breitkopf fut l'éditeur de Mozart et de Beethoven. Dès lors il publia la majorité des œuvres des compositeurs classiques d'Europe centrale, de Haydn à Schubert, de Weber à Mendelssohn. Il est de nos jours encore inégalé pour ses intégrales et d'abord pour celle du Maître des Maîtres, Jean-Sébastien Bach qui nous a laissé plus de mille œuvres. Il en écrivit certainement plus du double mais beaucoup ne nous sont pas parvenues, ayant été détruites ou égarées. De temps à autre, les chercheurs retrouvent quelques pages manuscrites, des fragments épars ou des ébauches. Hélas aucune œuvre majeure entière n'est réapparue.

Mon voyage avait pour but de proposer à la direction de Breitkopf & Hartel un contrat par lequel nous serait donné, avec exclusivité pour tous les pays occidentaux, le droit d'importer ou de réimprimer à l'Ouest, hors du bloc soviétique, toutes leurs publications en sous-édition.

Le matin de ce 13 janvier, il faisait beau. Par ma fenêtre je découvrais la neige qui était tombée toute la nuit sur Paris. Entre les bras de la Seine, l'île Saint-Louis était toute blanche. Le ciel avait déposé sur elle ce manteau d'hermine et dans les ruelles, tout avait l'air d'aller lentement, sans bruit. Au contraire, moi, il me fallait me presser. Je courus à la maison d'édition rassembler les documents nécessaires, je repassai chez moi boucler ma valise et filai à l'aéroport pour me retrouver le soir à Berlin-Ouest, dans un hôtel proche du poste-frontière.

Le lendemain, à six heures du matin, dans la nuit noire, dans le froid intense et la neige glacée, j'arrivai à la gare. A vrai dire ce n'était rien d'autre, le long de la voie ferrée, qu'un très long quai où s'étaient formées d'immenses files d'attente parallèles, interminables ; on y avançait très lentement. Mon passeport à la main, je me sentais perdu dans cette foule sombre dont la majorité se rendait à Berlin-Est pour y travailler la journée. Après une heure d'attente, je parvins à l'un des postes-frontière, un de ces guichets tenus par des militaires. Tout était gris et « laineux » : la foule dans ses lourds vêtements brinquebalait des valises, des paquets, des baluchons ; les douaniers et les soldats armés, dans leurs longues houppelandes galonnées, avaient la tête couverte de toques de fourrure, les oreilles prises dans les rabats. Peu de paroles, peu de bruit, confus, sourd, et partout les haleines fumantes.

Je finis par « passer de l'autre côté » et je montai dans le train partant pour Leipzig. Il était comble, évidemment les places n'étaient pas numérotées. En avançant difficilement dans le couloir du wagon, je remarquai une femme grande, jeune, dans un pauvre manteau de fourrure usé. Je n'avais vu que sa nuque, ses cheveux relevés dégageaient son long cou blanc. Je